

## KULTURKADAVER



+++Pour notre rubrique « Kulturkadaver » cette semaine, nous commençons par le cadavre encore fumant du groupe de folk et de chanson Claudine Muno & The Luna Boots. Depuis leur formation en 2003, il n'y a presque pas eu de saison sans ce groupe, et leurs trois albums « Monsters » en 2006, « Petites Chansons Méchantes » en 2007 et « Noctambul » en 2010 ont non seulement été des succès successifs, mais ont aussi permis au groupe de se faire une notoriété au-delà de nos frontières. Quant aux raisons qui ont poussé le groupe à se dissoudre après tant de succès, le public doit se contenter d'apprendre que : « L'année dernière a été difficile pour nous et nous avons eu à affronter de nombreuses épreuves imposées de l'extérieur, épreuves qui ne sont pas encore surmontées et qui ne nous permettent plus de continuer notre travail comme nous le souhaiterions », comme il est écrit sur leur site Facebook. Espérons du moins que Claudine Muno continuera sur sa lancée musicale avec son second groupe de folk électronique « Monophona » et qu'elle nous produise encore quelques beaux livres.

+++Notre second cadavre est un revenant, un zombie ou encore un vampire - en tout cas pour les finances publiques. Il s'agit du fameux « Musée Dräi Echelen », qui va abaisser son pont-levis pour le public, le vendredi 13 juillet. Une date que la ministre de la culture, Octavie Modert, s'est amusée à voir comme un bon signe, lors de la conférence de presse de ce lundi, où le musée a pu être visité une première fois par les journalistes. Et de la chance, elle en aura encore besoin, Octavie Modert. Car même si elle a insisté sur le fait que les polémiques étaient terminées et qu'elle ne voulait que regarder vers l'avant avec ce musée, ce n'est pas vraiment gagné d'avance pour cette institution souvent décriée comme un gouffre de plusieurs dizaines de millions d'euros. Donc, même si « le Musée Dräi Echelen est sûrement le bâtiment le moins coûteux sur la place de l'Europe - à côté du Mudam et de la Philharmonie », les concepteurs définitifs de ce musée - dont le directeur du MNHA Michel Polfer - ne semblent pas vraiment rassurés : comment expliquer autrement que l'exposition permanente soit conçue comme « définitive mais modulable », comme le disait la ministre, que « le dialogue permanent avec les visiteurs » soit une priorité, que lesdits visiteurs seront admis gratuitement jusqu'à la fin 2012 et que pour l'ouverture soient ordonnées pas moins de trois jours de réjouissances publiques ? Certes, l'exposition temporaire « ilux » conçue par une équipe d'historiens de l'Université du Luxembourg est intéressante et même parfois osée - en ce qui concerne la critique du centre de rétention par exemple - mais finalement, la question de l'identité luxembourgeoise est devenue tellement redondante ces dernières années qu'elle risque de faire fuir les gens au lieu de les attirer. Quoiqu'il en soit, le « Musée Dräi Echelen » n'est pas encore sorti de la ligne de mire, même si la ministre voulait bien y croire.

+++ Pour finir, une bonne nouvelle : « L'homme qui ne retrouvait plus son pays » du jeune auteur Ian di Toffoli est une excellente pièce pleine d'humour acerbé et de pointes inattendues. Après ses « Microdramas », di Toffoli s'attaque au grand-duché et à ses valeurs sûres en invoquant tout à la fois l'absurde beckettien et un humour noir que n'auraient pas renié les Monty Python. Donc, si vous avez le temps de passer au TNL la semaine prochaine, ne ratez surtout pas cette occasion !

## INTERVIEW

THEATRE

# « On en fait trop »

Entretien : Luc Caregari

**Président fraîchement élu de la « Theaterfédératioun », Christian Kmiotek est loin d'être nouveau sur les planches de la scène culturelle locale. Le woxx a voulu savoir ce qu'il comptait changer.**

**woxx :** *Comment êtes-vous entré en contact avec le monde du théâtre ?*

**Christian Kmiotek :** J'ai commencé au lycée à 15 ans. Je suis un produit typique du théâtre scolaire, j'ai commencé par hasard et puis j'ai continué sur ma lancée. C'était avec Ed Maroldt au Lycée des Garçons à Esch-sur-Alzette - une des deux troupes de la ville. Et je dois dire que le niveau était relativement haut et ambitieux.

**Avez-vous étudié le théâtre par après ?**

Pas du tout. J'avais essayé tout de même, mais la seule école qui entrerait en ligne de compte pour moi était celle d'Essen en Allemagne, mais ils ne m'ont pas pris. C'était simple, le professeur principal m'a dit : « Il y a 400 candidats, j'en choisis une douzaine. Et vous n'en faites pas partie ». Et puis mon père m'a signifié qu'il

était temps d'aller travailler, ce que j'ai fait. J'ai d'ailleurs toujours une demi-tâche en tant que chargé de cours. Mais j'ai toujours continué à faire du théâtre à côté. Il ne faut pas oublier qu'en ces temps-là, personne n'était payé vraiment - donc on ne peut même pas parler de théâtre semi-professionnel. A cette époque, je n'ai tout de même pas fait que jouer, j'ai aussi fait des productions.

**Comment êtes-vous arrivé sur ce dernier volet ?**

Quelqu'un doit bien le faire... Et puis, si on voulait faire du théâtre, il fallait bien s'organiser.

**A côté du théâtre, vous avez aussi été actif chez Samsa Films dès les débuts. Comment est-ce arrivé ?**

Quelques-unes des personnes impliquées dans le théâtre ont commencé à s'intéresser à la production de films, dont certains ont fréquenté des écoles de films. Et vu que d'un autre côté il y avait aussi des contacts avec Andy Bausch, nous avons commencé à monter Samsa Films en tant qu'asbl. Finalement, comme j'avais acquis une certaine expérience dans la ges-



Depuis peu, il préside la « Theaterföderatioun » et représente la scène théâtrale auprès des autorités : Christian Kmiotek.

tion des productions théâtrales, on m'a demandé de faire la même chose pour les films. Ce que j'ai fait pendant 25 ans. Mais je viens de quitter ce boulot, parce que 25 ans, ça suffit. Non pas qu'il y ait eu des différences, je continue d'ailleurs à donner mon avis sur ce qui se passe, mais c'était plutôt une affaire de planification de ma vie.

**En plus de cela, vous êtes président d'une commission qui conseille le ministère de la culture. Quelle importance a pour vous la collaboration entre culture et politique ?**

Je n'irai pas jusqu'à dire qu'il y ait une collaboration entre politique et culture. Je parlerai plutôt d'une collaboration entre l'administration et le monde culturel. Je ne pense pas que ce soit aux politiciens de s'immiscer dans le quotidien des artistes - ils doivent se borner à en fixer les grandes lignes. Concrètement, dans la commission de conseil, j'avise la ministre sur le statut de l'artiste et sur les indemnités d'inactivité involontaire pour les intermittents du spectacle et je représente la « Theaterföderatioun ». Ce n'est pas hautement politique, mais on peut prendre le pouls du secteur

et proposer des changements de certaines lois ou règlements.

**Une politique culturelle idéale, cela ressemblerait à quoi, selon vous ? Où se trouve l'équilibre entre interventionnisme et liberté artistique ?**

C'est une question très difficile. D'un côté, on ne veut pas d'une nouvelle Margot Honecker, qui, en tant que ministre de la culture de l'ex-RDA, dictait ce qui était bien et interdisait ce qui ne convenait pas. De l'autre, je pense que le ministère devrait avoir une certaine vision des choses. Une vision avec laquelle on peut être en accord ou non, à l'image de la politique scolaire, où la ministre en charge porte au moins une vision. Cela ne semble pas être le cas pour la culture, où il règne actuellement le principe de l'arrosoir. On essaie de satisfaire le maximum de gens, mais ce n'est pas une vision.

**Est-ce que vous avez une vision pour améliorer les choses en tant que président de la « Theaterföderatioun » ?**

En termes de budget, je pense que le théâtre représente une infime partie de la scène culturelle. Si on com-

pare les budgets de certaines grandes institutions avec ce que reçoivent quelques groupes de théâtre libres pour assurer leurs productions, on se rend compte que c'est ridicule. Je ne sais donc pas si j'ai une réelle influence sur la politique culturelle, mais je peux essayer de faire du lobbying pour le monde du théâtre.

**Comment voyez-vous l'état de la scène théâtrale en 2012 ?**

Point de vue offre, je pense qu'on en fait trop. Et vu qu'on ne se fait pas uniquement concurrence entre groupes de théâtre, mais que nous évoluons aussi en concurrence avec une surabondance d'offres culturelles et de loisirs - ce sont surtout les jeunes qui font défaut, que nous ne touchons plus. Je pense donc que nous devrions faire moins de productions, mais de meilleure qualité. Plus de classe et moins de masse, si on veut.

**Comment y arriver si chacun veut continuer à se faire arroser plus ou moins généreusement ?**

Seulement par une certaine vision politique, qui dirait par exemple

qu'elle fixerait des critères de qualité. Je pense à un fonctionnement proche de celui du Filmfonds, qui dispose d'un système à points. Et on pourrait s'imaginer la même chose pour le théâtre : selon le nombre de représentations, la collaboration avec l'étranger, la pédagogie théâtrale, l'inclusion de gens socialement défavorisés, etc. Ce sont tous des critères qui ne disent rien sur la qualité d'une production, ce qui serait tout de même un critère très subjectif. Ainsi, tout le monde saurait à quoi s'en tenir dans la planification de ses productions. Et puis, on pourrait aller plus loin et fonder un « Theaterfonds », qui distribuerait les subventions un peu à la façon d'un concours. Il ne faut pas oublier que les producteurs de cinéma ne sont pas conventionnés non plus, mais qu'ils vivent toujours entre deux projets. Certes, ce serait difficile à accepter pour les institutions les plus importants - celles qui disposent d'un lieu. Mais ce n'est pas un problème insolvable. Il suffirait d'une vision dans la politique culturelle et d'une nouvelle transparence dans le principe de l'arrosoir.